

Canet, le 10 01 2011

M. B. : Nous sommes le lundi 10 janvier 2011. J'aimerais vous parler aujourd'hui du packing. Pour faire un bref historique, le packing a été réintroduit en Europe par un américain nommé Woodbury, qui utilisait sa technique essentiellement avec des psychotiques et des schizophrènes ; et il a eu la bonne idée de passer dans quelques endroits particulièrement réceptifs, dont La Borde. Au début des années 80, Pierre Delion, qui entretient avec La Borde les liens qu'on sait, compte tenu de la conception qu'on avait de l'autisme et de ses différentes formes d'angoisse, a envisagé le packing avec les enfants comme une solution intéressante. Il considérait que face à la carapace autistique, quelque chose de ce niveau pouvait présenter un intérêt, mais que cela devait être placé d'emblée dans une dimension relationnelle.

Il s'agit de fabriquer une enveloppe suffisamment présente, et pour ce faire il existe deux moyens. Le premier, c'est de faire quelque chose qui puisse être immédiatement perçu par l'enfant, c'est le rôle du froid humide ; et le second, c'est le serrage, faire jouer quelque chose qui soit du registre de la tenue, quelque chose qui contienne. Les bras et les jambes sont d'abord enserrés dans une première enveloppe et puis dans une seconde enveloppe. L'enfant est allongé sur un lit, et la séance dure entre une demi-heure et une heure, suivant les dispositions des équipes et suivant d'autres éléments, mais en général des variables exogènes, et rarement endogènes. Formellement les choses se passent de la manière suivante : il y a au moins trois personnes qui sont présentes autour de l'enfant, comme dans des thérapies plus anciennes comme la cure de Sakel ou les électrochocs.

Il y a là quelqu'un qui est appelé le scribe, qui note tout ce qu'il observe, c'est-à-dire les discours qui sont tenus par les personnes présentes autour de l'enfant et les éventuelles réactions de l'enfant qui est enveloppé.

De quoi causent les personnes qui sont là ? Eh bien, ça dépend. Il n'y pas de théorie sur le sujet, mais il importe qu'il y ait de la parole qui circule dans ce moment-là. Et l'on peut dire que les personnes qui sont présentes assurent une sorte de permanence de la parole qui introduit l'enfant dans une dimension relationnelle, même s'il est passif dans la relation, ce qui n'est pas toujours le cas. La particularité du travail dans le packing réside dans le fait que les personnes qui sont là travaillent à partir de ce qu'elles croient voir et de ce qu'elles ressentent de la situation telle qu'elle se présente à elles à ce moment-là.

Elles observent les mimiques de l'enfant, ses mouvements, etc., et elles disposent d'une connaissance de ce qu'il a vécu auparavant, soit dans l'équipe soit dans la famille. Il est évident que les témoignages sur la trajectoire de l'enfant entre deux packings permettent parfois de saisir un certain nombre de choses.

On pourrait dire qu'il s'agit là d'une mise en parole contextualisée. Cela met d'emblée en jeu quelque chose de fondamental, à savoir la question de l'équipe ; et l'équipe doit justement constituer cette base arrière pour le moment du pack, cette base sur laquelle les gens qui font le pack vont pouvoir s'appuyer.

On a pu vérifier ça lors de nos expériences. Il s'agissait d'un enfant qui criait, et les gens qui faisaient le pack en avaient les boyaux tordus, et comme le discours ambiant présentait le packing comme une technique proche de la torture, il fallait s'accrocher à une théorie, à des connaissances, à la confiance qu'on met en certaines personnes, pour pouvoir continuer. Ceci dit, quand on a pu observer ce qui se passait dans l'équipe, on s'est aperçu qu'il y avait une opposition d'une partie de l'équipe à l'idée-même de packing, chose qui n'était pas clairement exprimée, sinon lors de conversations en aparté, et les personnes étaient confortées dans leur sentiment de rejet par les cris de l'enfant. On s'est rendu compte que c'était à partir de la constitution même de l'équipe qu'on pouvait commencer à interpréter les cris : les cris étaient l'expression de cette intense douleur créée par le packing lui-même à l'intérieur de l'équipe. Mais c'était le symptôme d'autre chose.

Nous étions là devant la situation la plus complexe, celle qu'on trouve réellement dans les équipes. Il y avait une divergence sur la pratique même du packing comme symptôme de l'équipe, symptôme d'autre chose, nécessairement.

On peut avoir des idées, mais on sait bien que dans le travail les idéologies tombent vite. Elles sont un instrument de résistance, et donc à mettre du côté du symptôme ; mais ce symptôme vient rencontrer quelque chose de l'enfant, et à tout le moins, il y avait là comme un écho de ses propres angoisses.

On peut très bien se représenter ce débat, ce débat qui n'a pas lieu, comme un fossé, comme quelque chose qui est le principe même de la chute sans fond. Et le cri est le cri de cet enfant qui est en train de tomber dans le piège tendu par l'équipe d'une certaine façon, c'est-à-dire qu'il y a là une rencontre entre la problématique de l'enfant et celle de l'équipe, et que le symptôme se redouble en se présentant maintenant comme le symptôme de l'enfant. Ceci est très intéressant parce que cela nous donne un moyen d'intervenir. Autrement dit, en intervenant sur l'équipe autour de cette question-là, en leur disant : et si vous osiez dire, si vous osiez parler, si vous osiez franchir le pas, qui permettrait de rapprocher les lèvres du précipice, du double précipice, à ce moment-là vous pourriez disposer de moyens pour traiter quelque chose de l'enfant, c'est-à-dire lui permettre d'avoir quelque chose dans lequel il n'ait plus cette angoisse, qu'il voie cette angoisse se transformer du fait même du packing, et du travail qui est fait dans l'équipe.

Et dès lors que l'équipe a repéré le symptôme, on va le délimiter, et commencer à travailler autour de lui, non pas pour l'éradiquer mais pour faire cesser, si je puis dire, cette solution de continuité que le symptôme vient présenter dans l'équipe. Et en faisant cela, on soigne l'enfant. Je vous rappelle pour la énième fois le « Tranquille Sébastien ! » Ce gamin a pu témoigner verbalement du fait que, enfin, il était tranquille, parce que l'on avait pu faire ce travail dans l'équipe : on avait permis à l'équipe de ne pas être trop clivée...

Cette histoire est un symptôme au second degré. Je vous parle là du travail de supervision puisque je ne fais pas de packing, et ce travail est un travail de repérage de ce doublement du symptôme : symptôme de l'équipe lisible aussi comme symptôme de l'enfant. Je parle souvent ici, et ailleurs, de Château Rauzé, où l'on fait ça tout le temps, on reçoit quelqu'un et l'on repère ce qui se passe dans l'équipe, et suivant la manière dont l'équipe réagit on commence à tisser quelque chose. Lors de la dernière causerie je rapportais qu'un soignant avait la posture de quelqu'un prêt à en découdre avec moi. Son attitude signifiait quelque chose pour l'autre blessé, en l'occurrence Nicolas, dont on était en train de parler. Ce n'était pas son affaire mais celle de l'équipe, et c'est donc dans l'équipe que quelque chose peut venir se retisser, se retramer.

Francesca Caruana : Les fils de tisse sont horizontaux, les fils de trame sont verticaux, et selon le dessin on peut donner des orientations différentes à ces fils. La trame générale est appelée l'armure. En fait, on parle de la facture d'une armure, qui est lâche ou au contraire très serrée. Par exemple, quand on dit que le tissage d'une toile de jute est lâche, c'est l'armure qui est lâche, parce qu'il n'y a rien pour resserrer les fils de tisse et les fils de trame entre eux, c'est juste un croisement simple.

M.B. : D'accord. Parce qu'il peut y avoir des ligatures.

F. C. : Il y a des ligatures qui sont faites par tissage.

M. B. : Et après on brode dessus.

F. C. : Tu peux le faire, mais... J'ai appris tout cela à Oujda, où des Allemands avaient fait des recherches extraordinaires. Ils avaient recensé toutes les techniques utilisées dans la fabrication des tapis berbères de la vallée qui part de Oujda et qui traverse le pays en diagonale jusqu'au bas du Sahara. Ce sont des techniques qu'on retrouve dans le tissage traditionnel français. En général, les tapis ont des armures très serrées mais on peut avoir aussi quelque chose de brodé, mais c'est autre chose. On utilise ce qu'on appelle des clivettes pour empêcher le fil de descendre jusqu'en bas, et cela permet de faire un dessin. Et après tu descends la clivette et tu tasses.

M. B. : C'est vrai que l'idée du tissage vient naturellement dans notre travail, dans ce qu'on construit ; et ce qui est intéressant, si l'on parle de tissage à propos de notre travail, c'est de voir de quel côté mettre le fil de trame. Et il me semble qu'on peut prendre une position très nette, et dire que le fil de trame, c'est l'équipe, c'est-à-dire ce autour de quoi les choses vont se constituer. Après, il y a toutes les couches, tous les dessins, quelque chose qui vient se dessiner, se fabriquer à partir de l'appui sur ce fil de trame. Il faudrait en même temps penser cela comme quelque chose pouvant recevoir plusieurs...

C'est là où le tissage manque un peu son but parce qu'il faudrait pouvoir faire cela en 3D de manière à préserver les possibilités de chacun et les possibilités de quelque chose qu'il faudrait inventer, c'est-à-dire des fils transverses. Parce que ce dont il faut aussi tenir compte, c'est des relations au sein de l'équipe. Dans une conception de l'équipe qui consisterait à dire que des gens réunis dans un certain lieu, même si ces contours sont vagues, même si c'est ouvert, je pense ici aux hospitalisations à domicile ou aux visites à domicile, eh bien, une

équipe, à mon sens, doit être conçue, et là c'est très important pour l'histoire du tissage, comme l'ensemble des personnes qui participent au soin, il faut donc y inclure les enfants.

Public : Ce sont les premiers concernés.

M. B. : Non seulement ça, ils y participent activement vis-à-vis des autres enfants.

Oury raconte qu'un type qui était à La Borde depuis une vingtaine d'années, et qui n'avait jamais voulu aller le voir, arrive un jour dans son bureau et lui dit « vous devriez dire aux infirmiers que madame untel ne va pas très bien ; je pense qu'elle risque de se suicider », et c'était effectivement ce qui était en train de se produire : il l'avait senti. C'est le travail de qui, ça ? Des choses comme celle-là permettent d'ouvrir les yeux sur une réalité souvent masquée aux équipes elles-mêmes, à savoir le fait que l'on a intérêt, si l'on veut penser le soin, à intégrer tout le monde dans l'équipe, et pas simplement les soignants. Le libéralisme dans sa grande bonté veut qu'on fasse venir les femmes de ménage, les jardiniers, etc., mais moi, j'entends plutôt toutes les personnes qui sont concernées par le soin. À Château Rauzé cela se voit clairement, quand on fait les réunions avec tout le monde, il n'y a jamais tout le monde, mais les uns et les autres s'envoient des messages, cela permet de dialoguer et justement de tisser quelque chose. Et quand je dis que les fils de trame sont l'équipe, j'y intègre les (prétendus) patients.

Georges Perez : À ce propos, dans un packing, à un moment donné, on a évoqué pour la première fois la venue d'enfants...

M. B. : Très bien, c'est intéressant. On voit bien que c'est souvent l'angoisse des gens de l'équipe qui domine ces situations. Et aux questions qui sont posées sur la durée, sur le nombre de personnes requises, sur la nécessité d'avoir toujours les mêmes personnes, à mon sens on ne peut répondre que « cela dépend ». Cela dépend de tous les facteurs en présence, entre autres la disponibilité, et aussi la capacité à se laisser angoisser.

Je me souviens que c'étaient des discussions qu'on avait à Toulouse. Un packing venait de commencer depuis deux ou trois mois et pour des raisons stratégiques de soin, ou que l'on croyait stratégiques. On s'était dit que cela valait la peine d'inviter les parents au packing, et cela avait provoqué une angoisse générale parce que l'équipe se demandait ce qu'allaient en penser les parents. Je les ai alors invités à laisser les choses se faire...

Il me semblait intéressant de mettre en contact le père et la mère avec la réalité du soin de leur enfant, parce que c'était important pour l'ensemble du travail.

Si l'on est capable de recevoir suffisamment d'angoisse, eh bien, ma foi, on peut y aller, et on verra bien ce qui se passera.

Lacan disait que le minimum de ce que l'on peut faire pour les personnes que l'on reçoit, c'est de ne pas se laisser angoisser, et cela me paraît toujours très vrai. Parce que si l'on se laisse gagner par l'angoisse, on ne peut plus travailler, or la question de l'angoisse est centrale dans l'autisme.

Public : Depuis que tu as parlé du symptôme, à savoir que ce qui se passe dans l'équipe est symptôme au même titre que l'enfant présente par ses cris un symptôme, il m'est revenu une définition que j'ai gardée en tête. This avait écrit que « le symptôme est la morsure du réel sur le symbolique », c'est-à-dire sur cette zone qui se trouve sur ces deux cercles. Quand tu parlais du tissage, dans cet espace-là tu évoquais de la chute de l'enfant, et tu disais que ton travail avec l'équipe consiste à symboliser cette chose pour que cette angoisse n'éclate pas. Le travail de packing consisterait donc à travailler quelque chose de l'ordre du symptôme, c'est-à-dire de cette morsure de ces deux cercles...

M. B. : C'est pour cette raison que le tissage est cette part symbolique, c'est de la pure structure, le tissage ; et sa mise en œuvre avec les paroles permettra d'établir des continuités là où existent des solutions de continuité.

Le remailage est pour moi l'image même de notre travail. Il me semble qu'il y a deux activités différentes dans lesquelles le tissage est roi.

Dans la première, on retisse quelque chose, et l'on retisse en suivant ce que l'on suppose avoir été, on retrouve quelque chose ; on peut alors parler de ravaudage, ou de remailage. Et ce travail colle très bien avec les équipes, parce que les symptômes que présente l'équipe sont généralement *névrotoides*.

Dans la seconde, on doit importer quelque chose que nous venons relier et recoudre avec l'ensemble, puisque la taille du trou ne nous permet pas de savoir exactement ce qui a été là, et qui n'a peut-être jamais été ; on est là dans le *psychoïde*, c'est le registre du *padas*.

D'ailleurs, parfois le symptôme joue ce rôle-là, il tient lieu, et l'on ne doit pas y toucher, sans quoi le trou sera visible, et provoquera l'angoisse. On est attentif à ne pas s'attaquer directement au symptôme parce que ce sont les contreforts de la cathédrale, pour paraphraser Oury ; et si l'on enlève les contreforts, la cathédrale s'effondre sous la poussée des tensions internes.

F. C. : L'idée serait plutôt de transformer le symptôme, parce que je pensais aux outils, à ce qui m'apparaît comme des outils. Quand tu évoques la parole de l'équipe et les invitations des parents ou des enfants, cela veut dire qu'il y a la parole des personnes et celle de l'équipe, et puis le spéculaire, au sens propre du terme, je veux dire le regard, ce qui a trait au regard. Est-ce que l'on peut dire que c'est cela qui transforme le symptôme ?

M. B. : Le regard est du côté de l'enfant. Il est clair que c'est là qu'il y a quelque chose qui se constitue, d'ailleurs c'est une expérience qui est faite régulièrement. Le pack est ce qui permet à l'enfant de poser le regard, comme si avant le regard était perdu et dans l'incapacité de se fixer, mais au moment de cette clôture du corps, là le regard se met à apparaître.

Public : Et c'est vraiment observable ?

M. B. : Oui, c'est tout à fait observable.

Public : Systématiquement ?

M. B. : Non, il n'y a rien de systématique.

G. P. : Il y a des enfants qui ne parlaient pas et qui se mettent à parler dans le pack...

Public : Cela peut être autre chose que le regard...

M. B. : Le regard, c'est ce qu'il y a de plus archaïque.

Public : Cela ne transforme pas le symptôme...

M. B. : Non, mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Le regard permet de mettre en circuit ce qui jusque-là n'existait pas. Et le regard est archaïque au sens où il est la première chose pour l'enfant qui naît, avec la voix. Là, on va vers l'archaïque, autrement dit le regard peut commencer à donner à l'enfant une forme d'unité qu'il vient prendre dans le pack, ce qui lui permet parfois de parler, et là c'est la question de la voix qui est en cause.

Je vous ai donc présenté ce qu'on appelle la technique, mais le pack ne doit être limité à la technique puisque c'est l'équipe qui permet que ce qui se passe à ce moment précis dans le pack soit sous la forme de ce contexte, puisque c'est l'équipe qui va produire quelque chose qui va permettre aux gens qui sont dans le pack de faire leur tissage de parole.

J'utilise la métaphore du pont de parole, on fait un pont de parole au-dessus de l'enfant, un peu pour couronner le pack lui-même.

L'équipe intervient de manière tout à fait décisive, ce qui a pour effet de supprimer la composante technique du pack. La visée, c'est à la fois l'équipe et l'enfant, mais tout dépend de la capacité de l'équipe à pouvoir intégrer les effets qu'elle observe sur l'enfant, et sur elle-même.

Ce qui importe, c'est la présence de tous. Je ne dis pas qu'on peut se dispenser de la technique parce qu'elle permet d'avoir un fil de trame, mais l'art commence avec le fil de tisse. Là, la question, c'est de mettre de côté la question de la technique, à condition de savoir ce que l'on est en train de faire, pour se mettre au service de ce que l'enfant nous présente, et nous y rendre sensibles. Il me semble qu'on peut évacuer la question de la technique au profit du travail de l'équipe. Pierre Delion dans l'un de ses ouvrages dit que l'on fait le pack de l'équipe, et c'est vrai, toute l'équipe est là. L'équipe est l'enveloppe de l'enfant à ce moment-là, et elle ne le sait pas, et c'est pour cette raison que cela a des effets.

Mais j'aimerais revenir à la question tonale. Je reprends ici deux choses,

— l'histoire de Gwendoline qui veut grimper dans son lit, qui présente justement le moment où la faille peut se constituer, cette faille qu'elle va ensuite porter en elle à son insu,

— et l'observation de mon petit fils, la relation entre les mouvements de la bouche et ceux des mains, des pieds, du corps, l'idée que la tonicité se constitue autour de la fabrique de la bouche.

La fabrique de la bouche serait le fruit, au moins dans cette phase-là, d'une répartition mise en acte par l'enfant de sa tonicité, c'est-à-dire d'un potentiel. On retrouve là les idées de Prinzhorn, de Maldiney, ou de Oury, cette réflexion autour de la *gestaltung* et du rythme, qui équivalent.

Il me semble que la tonicité est l'idée même du « en émergence ». Parce que si l'on ne considère que le mouvement incoordonné, c'est-à-dire le résultat, on ne comprend rien à ce que fait l'enfant. (Surtout si l'on pense aux pinsons des îles Galapagos qui vont chercher des brindilles sur les arbres, qui les taillent à la dimension voulue, qui les mettent dans leurs gros becs afin d'aller chercher des vers, et ceci au sortir du nid.) Ce qui est essentiel, et cela se vérifie au fil des semaines, c'est que les mouvements incoordonnés ont disparu, et qu'une certaine harmonie est déjà en place. Mais si l'harmonie arrive, c'est parce que la bouche a fait un travail vital.

Et il me semble que l'on peut mettre en relation ce qui va être la problématique du sein avec l'harmonie. Ceci dit, au point de départ ce n'est pas la bouche en tant que sein qui est concernée mais quelque chose d'autre qui est sous-jacent dans le travail que fait l'enfant toute la journée, qui bouge la bouche autour du corps, et fabrique un bord tonique de son corps ; et il s'agit là d'une chose importante à repérer dans l'autisme.

Je pense à cet enfant que j'ai vu à Toulouse qui, faute d'avoir pu se fabriquer une bouche-bord, avait été obligé de se manger les lèvres. L'équipe pensait même devoir recourir à la chirurgie esthétique, mais je l'en avais dissuadée parce qu'il aurait recommencé. Là il avait son bord, il avait réussi à fabriquer du ex nihilo en quelque sorte, il avait fabriqué du rien, avec quelque chose, ce qui constitue un réel travail.

Donc, dans ce travail, il me semble que ce travail de la tonicité est essentiel. Et pour ce qui concerne les végétatifs, Jürg Zutt dit dans son livre *Psiquiatria Antropologica* (au chapitre « Antropologia de lo vegetativo », pp. 552 sq.) que le problème est celui de la dystonie, puisqu'il n'y a pas d'accord tonal dans le corps. Et le travail que nous faisons avec l'équipe... la dystonie, c'est du réel, c'est du solide...

Quand le végétatif vient dans la réunion de sémiotique, ce que l'on essaie de fabriquer c'est un accord tonal, quelque chose qui puisse permettre de trouver une harmonie tonale, et c'est un travail qu'on peut rapprocher de la dentelle, c'est un travail énorme, avec la possibilité de faire apparaître des moments de rupture.

Je me souviens que j'étais en train de parler, d'essayer de faire l'harmonie, et tout à coup une infirmière dit « Y en a marre de vos conneries ! », ça détonnait, cela a été une rupture tonale profonde. Alors je me suis dit qu'on tenait là la possibilité de faire quelque chose avec ce gamin qui avait une paralysie de l'estomac, c'était le fait de soigner cette rupture tonale.

« Voilà ! Tu viens de faire l'estomac de ce gamin ! Tu fabriques une butée, et nous devons, nous, résoudre cette question de la butée dans l'équipe. » À partir de cette part de réel mal foutu, on *névrotoïse*. Cette paralysie est quelque chose de très grave, c'est mortel rapidement, sauf à placer des sondes. Ce type avait deux sondes, la première vidait l'eau contenue dans l'estomac, et la seconde placée dans l'intestin le nourrissait directement. Et là on pouvait trouver une solution *névrotoïde*, il s'agissait de refabriquer des fils de trame justement.

L'équipe de l'étage et l'équipe du rez-de-chaussée ne pouvaient pas se parler, donc on s'est dit que puisqu'ils étaient dans l'incapacité de se parler, on allait leur interdire de le faire. Ce qui fait que les types étaient en ébullition, ils se sentaient isolés, il n'y avait plus que le regard. Et l'effet de cette idée, c'est que cela a fabriqué le désir d'aller parler à l'autre ; et en l'espace de trois jours l'estomac s'est remis à fonctionner. On a toujours dit qu'il y avait un lien et ceci grâce au tissage de quelque chose dans l'équipe. On faisait réapparaître une relation et un fil de trame qui étaient rompus, et on le faisait réapparaître en faisant le contraire, et très rapidement on a pu dire aux équipes que c'était cela qu'on attendait...

Public : Et ils ont observé la jonction...

M. B. : Oui, enfin ils ont discuté avant, pendant la séance, et on a dit qu'il fallait que quelqu'un s'assure que les équipes ne parleraient pas de ce blessé, et Edwige faisait le chemin entre les deux, mais en trois jours l'histoire était réglée. L'infirmière qui s'était manifestée pour dire qu'elle n'y croyait pas a dû se rendre à l'évidence. Ceci pour dire que cette dimension tonale est essentielle, on fabrique quelque chose, et là-dedans il y a des choses qui peuvent détonner, c'est-à-dire apparaître comme le grain de sable qui va fabriquer la perle, la perle-symptôme, la perlaboration.

L. F.-C. : Et on pourrait dire là que l'angoisse...

M. B. : On peut dire que l'angoisse est une fabrique de résistance et de passage à l'acte *number one* : quand vous êtes angoissé, vous ne pouvez rien faire. Pour suivre la formule de

Lacan, pour ouvrir un peu les choses, je disais que nous devions goûter l'angoisse, la ressentir, mais pas plus, que nous ne devions pas en être affecté ; et le travail qu'on peut faire avec l'angoisse est justement celui-là.

Du fait de ne pas en être affecté, on peut alors commencer à fabriquer un tissage de mots qui peuvent la tenir à distance, mais c'est là aussi un travail de dentelle parce que c'est relativement complexe, mais enfin cela se sent très bien.

Dans les exemples que j'utilise de façon régulière, et s'ils reviennent on peut leur donner un nouveau sens, il y a celui de « Pourquoi tu n'es pas mort ? »

Ce blessé arrive sur son lit. On avait raconté son histoire qui était sordide, et ce type n'avait plus d'histoire, elle était dans des dossiers de l'assistance publique, et ces dossiers avaient brûlés, la pire des choses qui soient. Et ce type était là, personne autour de lui, c'était tragique, et tout ça à la suite de la mort de son père, et quand il sort de l'assistance publique, la maison dans laquelle il était brûlé, donc il n'avait plus de dossier, il était le seul à connaître son histoire mais là il était végétatif. Sa compagne l'avait quitté parce qu'il se saoulait tout le temps, il avait eu un accident et il s'était retrouvé à Château Rauzé. Et ce gamin portait son histoire sur sa gueule, l'angoisse était perceptible, par toute l'équipe.

J'ai hésité une seconde avant de le dire, c'était le goût de l'angoisse, et j'ai dit « Pourquoi tu n'es pas mort ? », ce qui a résolu la question d'une certaine façon, puisque le fait d'oser poser la question a soulagé l'équipe : c'était ce qui était sous-jacent et indicible. L'équipe ne savait pas qu'elle pouvait tout dire, et un soignant qui dit « qu'il crève ! », ce n'est pas entendu comme un bon soignant de façon générale, mais il a le droit de le penser, et ici, à Château Rauzé il a le droit de le dire. On peut dire qu'il y avait là une levée de l'angoisse par la parole. Et c'est là que j'avais inventé la petite flûte. La même infirmière qui s'était élevée contre ce que je racontais a pu dire qu'elle n'était pas trop d'accord avec ce que disaient les autres membres de l'équipe, ce qui a provoqué la sortie de l'état végétatif du blessé. Et là il faut être dans le ton, ce qui ne veut pas dire être gnangnan, mais c'est une des harmoniques de la situation que de dire « Pourquoi tu n'es pas mort ? »

Ce n'est pas quelque chose qu'on a l'habitude de considérer comme harmonieux et pourtant c'était dans les harmoniques de la situation, et le discours est ajusté. Et l'on peut dire que ce qu'on essaie de fabriquer collectivement est une forme de *gestaltung*, c'est-à-dire qu'on essaie de fabriquer un rythme, et de se mettre dans le rythme de celui qui est dystonique, de lui fabriquer un rythme pour permettre d'arriver à ce que je vois arriver à ce petit bébé chez qui la baisse de l'hypertonie est massive.

Il me semble qu'il y a un rapport entre ces états de désêtre, ceux des végétatifs ou des autistes, sur le plan tonique ou tonal. Je préfère le terme tonal parce que cela fait entrer le langage : trouver la tonalité de l'être, du singulier de la personne qui est devant nous. Et le travail du *packing*, c'est celui-là, et d'ailleurs on voit bien parce que là c'est quasiment expérimental, « mais qu'est-ce qu'on va pouvoir dire ? » et si l'on pose la question de cette façon c'est fichu, non pas qu'elle ne se pose pas, mais on se met dans le bain si je puis dire, et là les paroles commencent à circuler, avec des inventions extraordinaires, et ça marche. Et qu'est-ce qui marche ? : c'est la *gestaltung*. Ce n'est pas quelque chose qui émerge, cela reste en formation, c'est ça l'idée de la *gestaltung* ou du rythme, c'est la forme qui continue d'être forme, qui continue de se former comme forme. Et ne confondons pas cela avec le mouvement. Pour rendre compte du mouvement tonal dans le mouvement, Ajiuraguerra parle de mélodies kinétiques. Voilà, on peut s'arrêter là.